

**Ludovic Dussarrat**

# **Les ires du Loch Katrine**

**Nouvelle**

**Editions Orage-Lagune-Express**

**© Ludovic Dussarrat**

## Les ires du Loch Katrine

Je connaissais Sam depuis près d'un an mais ça n'était pas une raison suffisante pour m'empêcher d'aimer sa femme. Il vivait dans le sud de la France et Alison se plaignait de ne pas voir son homme assez souvent sur les bords du Loch Lomon. Elle ne s'était jamais trouvée la force de quitter l'Ecosse pour aller le rejoindre. Mais Alison n'était pas femme à s'apitoyer sur son sort et prenait son mal en patience. Deux fois par mois, Sam traversait la France et l'Angleterre pour ses beaux yeux, une distance suffisante pour apprécier la mesure de son amour. Sam et moi étions bons amis et partagions un goût sensiblement égal des choses de ce monde : lire, boire du bon vin, fumer la pipe et passer des journées entières à pêcher à la mouche. Oui, notre appréhension du monde en était à peu près réduite à ce carré d'idée. N'empêche, j'éprouvais une certaine gêne lorsque Alison m'invitait à dîner avec Sam, gêne qui se dissipait aussitôt après quelques verres de Glengoyne. C'est d'ailleurs là que cette histoire aurait dû commencer, dans la distillerie de Glengoyne. A l'époque, je cherchais un endroit où je pourrais m'isoler pour écrire mon dernier roman. Je vivais à Bordeaux et en feuilletant un magazine dans une salle d'attente, j'avais tout bonnement décidé de monter en Ecosse. Si l'on vient un peu par hasard en Ecosse, il se trouve toujours une bonne raison pour vous retenir. Que les Ecossais me pardonnent, mais si les Highlands, l'île d'Easdale, la bière et le Whisky m'avaient fait tourner la tête, rien ne me retenait autant que cette femme. Même si je ne voulais me l'avouer, j'étais amoureux d'Alison et cet amour prenait sa source dans la distillerie de Glengoyne où elle faisait la visite à de grands amateurs de Whisky comme moi. Cette histoire sentait la poudre, je l'avais deviné tout de suite en voyant l'anneau à son doigt. Mais pour une raison que j'ignore ou que je connais trop bien, je me sentis assez sûr de moi pour l'inviter à dîner. A ma grande surprise, elle accepta sans faire de manières, comme en ont si gentiment l'habitude les femmes de ce monde. Je choisis un restaurant en bois clair avancé sur le loch Lomon, un endroit assez romantique pour qu'elle me mette tout de suite au parfum et m'enlève toute idée de la tête en me faisant miroiter sa bague de mariage. Ragaillardisé par l'alcool qui coulait dans mes veines, je lui affirmai que je ne me serais jamais avisé de l'inviter si j'avais remarqué cette bague. Sur quoi, elle appela le garçon pour commander en me rétorquant qu'elle n'en croyait pas un mot. Dehors le lac était bleu malgré la nuit, et les nuages flottants et paresseux nous apportaient cette indolence qui rend plus facile les

premières rencontres. Nous passâmes un moment fort agréable. Je pris le soin de me tenir à une distance respectable et ne crois pas trop me tromper en disant que je lui fis bonne impression. Nous nous quittâmes sur une note optimiste en formulant une sorte de pacte dans lequel on s'engageait à devenir les meilleurs amis du monde. Ce genre de fantaisie ne trouve d'écho que sur le ton de la plaisanterie. Pourtant, je ne plaisantais pas le moins du monde lors des promenades qui berçaient nos dimanches après-midi dans le Queen Elisabeth Forest Park. L'écriture de mon livre avançait, l'hiver était froid et neigeux, mais la chaleur du poêle dans le bungalow que j'avais loué et les promenades avec Alison me réchauffaient assez pour garder de l'estime pour cette vie. D'autant plus qu'Alison, qui habitait à quelques miles de chez moi, n'avait jamais à cœur de me refuser une tasse de thé lorsque je passais à l'improviste. Tandis qu'elle faisait chauffer l'eau, je m'arrêtais à une fenêtre et me surprénais à rêver qu'une tempête de neige nous relienne. Les semaines passaient, le thé était toujours aussi bon et ce rêve de tempête prenait les allures d'un vœu : c'était de plus en plus difficile de dire au revoir sur le pas de la porte et de reprendre la route sous la neige et la pluie. Geste que je faisais pourtant et qui, en quelque sorte, lavait l'affront que je faisais à Sam qui ne savait rien de ces visites nocturnes. Si je faisais désormais preuve d'une belle assurance auprès d'Alison, je me sentais de moins en moins de taille devant son homme, si bien que mes doses de Whisky n'allaient qu'en augmentant quand ils me conviaient à dîner. Alison avait très vite décidé de me présenter son mari chose à laquelle j'avais pourtant rechigné et Sam m'avait tout simplement serré la main sans arrière-pensée. Bien sûr, pour couronner le tout, j'avais trouvé le moyen de me lier avec Sam d'une amitié aussi solide qu'un chêne. Un jour, tandis que je me promenais avec Alison du côté de Fort Williams, je lui demandai comment diable Sam avait-il fait pour la séduire. Elle me raconta alors qu'elle était en vacances dans le sud de la France, à Aix-en-Provence, penchée au-dessus du rayon frais d'un supermarché, en train d'hésiter entre un gigot d'agneau et un rôti de bœuf quand Sam s'était penché par-dessus son épaule pour lui proposer d'aller boire un verre. Je lui expliquai que je ne trouvais pas ça drôle du tout et fus vexé pour le restant de la journée. Mais Alison m'affirma que c'était pourtant la vérité et que de toute façon, elle n'aurait jamais eu assez d'imagination pour inventer une histoire pareille. Je restai cependant sceptique et lui expliquai que je pensais qu'elle était le genre de femme qu'on ne rencontrait qu'au sommet d'une montagne ou en bravant les océans. Sur quoi, elle éclata de rire en me traitant gentiment d'idiot.

Mais l'hiver était pluvieux, trop pluvieux pour ne pas courir au désastre. Des routes étaient coupées à cause des inondations, des villages entiers étaient isolés et on n'annonçait pas d'amélioration avant une semaine. Aux informations du soir, un journaliste eut même assez d'humour pour dire que l'Écosse avait enfin su prendre le large et se détacher de sa grande rivale, l'Angleterre. Humour, on s'en doute, qui ne fut pas du goût de tous les Britanniques. Bref, il faisait un temps à rester bien au chaud près du poêle ou un temps à descendre vers le sud de la France et le soleil. Pourtant le téléphone sonna un dimanche matin et l'on me dit à l'autre bout du fil que ce serait gentil d'aller faire une balade au bord du Loch Katrine. Je répondis oui sans hésiter une seconde en regardant les trombes d'eau à travers les brise-bise. Ce fut une journée très douce. Les berges du loch Katrine étaient certes humides mais Alison me donnait le bras et un vent délicat soufflait les averses loin du lac. En fin d'après-midi, nous fîmes une halte dans un pub où visiblement personne ne fut surpris de nous trouver ensemble. C'eut même été un moment exquis si Alison ne m'avait pas confié le penchant qu'elle avait pour moi. Le jour semblait dans une couleur intime et je crus un moment qu'elle allait joindre ses mains dans les miennes. Mais nous étions tenaillés par une douleur sourde qui n'était autre que le regard de Sam penché à la fenêtre. Le café était bon, le pub sculpté dans le bois était souple et chaleureux mais je gardais un goût amer dans la bouche, un sentiment coupable et venimeux. A la brune, nous prîmes le chemin du retour à bord de son Austin, les essuie-glaces en marche. Alison avait glissé un album de Paul Weller dans l'autoradio. La musique couvrait le bruit des averses et nous nous lancions des sourires satisfaits. Mais la chaussée était bel et bien trempée. L'Austin évita quelques aquaplaning et au bout d'un quart d'heure à peine, nous fûmes bloqués dans un ralentissement qui ne laissait présager rien de bon. Alison se couvrit la tête avec la capuche de son anorak et sortit vers le flot de voitures arrêtées. J'écoutais « *You do something to me, something deep inside...* » en essayant de deviner ce qui se passait derrière les essuie-glaces. Alison faisait de grands gestes devant un policier vêtu d'un ciré jaune fluorescent. Je commençais doucement à comprendre de quoi il en retournait : la route était bloquée par les inondations. Alison revint sans se presser malgré la pluie, ouvrit sa portière et s'assit en plantant ses coudes dans le volant. Elle avait l'air effondrée. J'ai toujours été un peu long à la détente et ne saisis pas tout de suite pourquoi elle se mettait dans un état pareil. Il suffisait de prendre plus au nord et le tour était joué. C'était certes l'affaire d'une heure ou deux, mais à notre âge cela signifiait-il quelque chose ?

« C'est la seule route pour rentrer. » M'avoua-t-elle. Je restai sans voix. Durant tout l'après-midi, la pluie nous avait rapprochés l'un vers l'autre sous le parapluie et désormais, après les maintes confidences auxquelles nous nous étions livrés, cette flaque d'eau nous noyait dans un profond embarras. Alison coupa la radio. On rebroussa chemin en direction d'Inversnaid. La pluie crépitait sur la tôle et j'écoutais ce bruit sourd et dramatique sans savoir si je devais éprouver de la joie ou de la gêne.

L'hôtel était charmant. Alison réserva une chambre à deux lits tandis que je fis mine d'étudier une toile en me demandant si tout cela était bien raisonnable. Nous ne nous donnâmes pas la peine de visiter la chambre nous n'avions pas le moindre bagage et décidèrent qu'une bonne bière nous ferait le plus grand bien. Malgré la violence des intempéries, nous fûmes surpris de nous trouver seuls dans l'hôtel. A croire qu'on nous avait jeté un sort. La serveuse nous proposait des sourires, le bar était feutré et confortable si bien qu'Alison commença à se détendre et décida qu'il serait dommage d'éprouver un sentiment coupable car nous ne pouvions pas prévoir qu'un déluge s'abattrait sur l'Écosse. Je la regardai alors d'un oeil innocent en me souvenant des abats d'eau à travers les brise-bise. Alison savourait une Tartan mais j'avais besoin de quelque chose de plus fort. Je buvais de la Guinness. Après la deuxième pinte, mes muscles étaient détendus et le visage de Sam s'estompait doucement dans la buée des fenêtres. Les yeux d'Alison brillaient, je sentais qu'elle avait envie de parler. Mais elle eut d'abord envie d'une cigarette et j'achetai un paquet dans le distributeur de tabacs. Une cigarette autour des doigts, elle se lança alors dans de grands sujets romantiques en ayant la délicatesse de ne jamais mentionner le prénom de son mari. On parla de poésie, de musique et de paysages, d'autant de sujets qui n'avaient de sens qu'à être lus sur ses lèvres. On aurait parlé toute la nuit si la serveuse ne nous avait pas gentiment fait comprendre qu'elle tombait de sommeil, on se serait même probablement saoulé à mort pour éviter de monter dans cette chambre. Je réglais la note en payant grassement la jeune femme et on emprunta l'escalier l'estomac vide et l'esprit embrumé par l'alcool. C'était une chambre douillette, avec une grande fenêtre qui donnait sur le loch Katrine. La lune étincelait dans une moisson de nuages et son ombre se reflétait en soleil dans les eaux du lac. On n'entendait plus rien. Ni la pluie ou la musique, et même le vent nous avait laissés tomber. Il n'y avait plus qu'Alice et moi et je me sentais nu devant un tel silence. Alice s'assit au bord du lit et se mit à sangloter. Tout ceci

n'était qu'un concours de circonstances mais je ne pus m'empêcher de me trouver ridicule et insolent. Qu'est-ce que je foutais dans une chambre d'hôtel avec la femme de mon ami ? Je n'en avais pas la moindre idée et ne trouvai rien de mieux à faire que d'allumer une cigarette. Alice tendit une main vers moi qui me pria de venir m'asseoir à côté d'elle. J'écrasai aussitôt ma cigarette dans le cendrier et vins la rejoindre en prenant ses mains en coupe. Elle me dévisagea de ses yeux bleus et désolés. Je passai une main dans ses cheveux, pour justement ne plus les voir ses yeux. Elle plissa les paupières, réprima un soupir et la lune passa sur son visage comme un gant de toilette. Je lui proposai alors d'entrouvrir la fenêtre mais elle me dit que ça n'y changerait rien. Nous étions saouls tous les deux. Et si l'alcool n'a jamais été une excuse à l'amour, nous réussîmes à tenir les rênes de nos tentations jusqu'aux premières lueurs de l'aube, où elle n'eut à faire qu'un geste pour que tombent nos déguisements. Un nouveau jour commençait. Nous n'avions jamais été si proches tous les deux et pourtant cet amour nous éloignait déjà l'un de l'autre.

Deux ans sont passés sur les ébats de cette chambre d'hôtel et je vis maintenant loin de l'Ecosse. A cette heure-ci, j' imagine que c'est une chambre très calme, avec les reflets voilés de la lune et je me console en me disant qu'il n'y a personne qui pleure au bord du lit. Je n'ai plus aucune nouvelle de cette femme. Alice est redevenue Alison, une belle inconnue dont je ne croise plus que le fantôme dans mes nuits agitées par le souvenir des promenades dans le Queen Elisabeth Forest Park. Le matin même, Alison m'avait fait part de son intention de divorcer de Sam en m'expliquant calmement que cette "aventure" lui avait ouvert les yeux sur ses sentiments. Le matin même, je quittai l'Ecosse sans lui souffler un mot. Quant à Sam, je ne l'ai plus jamais revu. La dernière fois, c'était sur l'île d'Easdale. Sam avait regardé l'océan en me disant que ça serait une bonne idée d'aller pêcher en mer.